

Dieu qui fait miséricorde a mis devant mes yeux le livre de la nature...

« Jésus a mis devant mes yeux le livre de la nature et j'ai compris que toutes les fleurs qu'Il a créées sont belles, que l'éclat de la rose et la blancheur du Lys n'enlèvent pas le parfum de la petite violette ou la simplicité ravissante de la pâquerette...» (Mas. A 2 v). Ce constat de Thérèse de l'Enfant Jésus au commencement de son Manuscrit A nous donne une intuition profonde de l'attachement de notre jeune carmélite à la Création. A travers Dame Nature, Dieu lui parle, c'est Lui qui l'enseigne et la fait vivre.

Profitant de ces fêtes, prenons la main de Thérèse et allons - modestement certes - faire pour nous-mêmes cette expérience que Dieu nous enseigne dans sa création et ses créatures.

« Rien n'est profane, ici-bas, à qui sait voir. » Cette citation est de Teilhard de Chardin, jésuite (1881-1955). N'y aurait-il pas une erreur d'aiguillage entre le message de la sainte de Lisieux et l'homme de science ? En regardant de près, l'un et l'autre nous parlent de la création et de son Créateur. Dieu a déposé son empreinte dans chaque être comme dans chaque élément de la nature. Ce qui est profane, peut devenir le lieu de la révélation de Dieu, à qui sait voir au-delà de l'apparence. Notre recherche serait alors de repérer et de déchiffrer en nous et autour de nous la trace de l'Invisible, de Dieu rendu visible en son Fils Jésus de Nazareth, mais aussi au cœur de la création. Il faut donc faire effort pour observer, voir autrement les êtres et la création et rendre grâce.

Le livre de la Genèse nous dit que dès les premiers instants de l'existence : « Dieu insuffla dans les narines de l'homme une haleine de vie et l'homme devint un être vivant. » (Gn 2,7). Alors, aidés par notre jeune sœur carmélite, nous pouvons ouvrir la Bible qui nous propose de discerner les traces de Dieu dans les êtres humains qui nous entourent comme dans sa création. Dieu crée en aimant. Il aime en créant. Alors réjouissons-nous de ce cadeau que Dieu nous fait : son amour nous crée et nous recrée à chaque instant.

« Dieu dit : « Faisons l'homme à notre image, comme notre ressemblance, et qu'il domine sur les poissons de la mer, les oiseaux du ciel, les bestiaux, toutes les bêtes sauvages et toutes les bestioles qui rampent sur la terre (Gn 1,26) ... Dieu vit tout ce qu'il avait fait : cela était très bon. (Gn 1,31) ». Ce constat de l'auteur du Livre de la Genèse, serait-il aussi le nôtre aujourd'hui : « Dieu vit que tout ce qu'il avait fait était très bon. ». Le risque est toujours grand de développer en nous et autour de nous un climat d'usure, d'habitude, de lassitude. Alors ne faudrait-il pas réagir ? Comment refuser ce diagnostic qui nous guette trop souvent : une tentation à déprécier les biens de cette terre, comme ses habitants, pour accueillir à nouveau la joie de goûter les fruits de la Création. Ce serait alors apprendre à rendre grâce au Créateur pour toutes ses œuvres, dont celle de créer l'homme. De nous émerveiller en pensant que tous les êtres humains dispersés aux quatre points cardinaux, marqués par leur culture, leur mode de vie, leur manière de croire et de célébrer Dieu, en un mot chaque vivant est habité par ce souffle de vie, souffle de Dieu et tout particulièrement nos proches, ceux avec qui nous vivons, travaillons et prions.

Comment allons-nous oser cette expérience de savourer les délices de Dieu pour ses enfants bien-aimés, ses créatures, et dans un même mouvement célébrer, chanter ce bonheur d'avoir été créés et placés dans un jardin confié à l'humanité ? Un moine des premiers siècles notait que le poids de la prière se découvre dans son poids d'action de grâce. Quel merci peut monter de nos lèvres aujourd'hui et chanter le Créateur et sa Création ?

Il s'agirait pour nous, de prendre la main de Thérèse Martin pour franchir avec elle le seuil du jardin et y discerner ce que l'Amour de Dieu peut et veut faire pour exprimer sa tendresse et sa miséricorde à ses enfants bien-aimés. Assurés et confiants comme l'était notre petite Sœur Thérèse, avançons à notre tour, libres et joyeux, même si la démarche nous paraît étrangère pour nous : voir ce qui nous entoure et y déceler des traces de Dieu, parfois trop cachées, mais bien présentes. Nous renouvellerons une attitude d'action de grâce, de contemplation, ou mieux un renouvellement de notre vie spirituelle. Voir au-delà de l'apparence et y découvrir des empreintes de Dieu. Défi peut-être, mais pourquoi ne pas oser le relever ?

Ainsi, je vous propose d'entrer avec Thérèse dans trois jardins bibliques : le jardin de la création, le jardin de l'agonie et le jardin de la résurrection.

Mais avançons dans ces lieux en toute paix avec un seul souci, celui de nous laisser travailler, sans crainte, ni peur, guidés par l'Esprit-Saint : « Comme l'argile dans la main du potier, ainsi êtes-vous dans ma main, maison d'Israël » (Jr 18,6). La Parole

de Dieu sera notre soutien et notre force. Nous serons accompagnés par Thérèse et nourris du dynamisme de la lettre encyclique *Laudato si'* (Loué sois-tu !) du pape François. Ces trois espaces ou jardins renferment des traces de notre histoire, de nos combats, de nos joies, mais aussi des souvenirs de la rencontre de Dieu et de sa créature. Un de ces trois jardins est peut-être le lieu où nous nous situons aujourd'hui : joies, bonheur de vivre et d'aimer, peines, désolations, souffrances, appels à la vie... sont peut-être nos accompagnateurs en ce moment. Mais nous savons aussi que nous les traverserons accompagnés par la miséricorde et l'amour de Dieu. Et ainsi nous oserons, avec Thérèse, exprimer notre action de grâce en ce lieu béni qui s'ouvre devant nous.

Osons pénétrer dans **le jardin de la création** et laissons-nous émerveiller. « Dieu dit : « *Faisons l'homme à notre image, comme notre ressemblance, et qu'il domine sur les poissons de la mer, les oiseaux du ciel, les bestiaux, toutes les bêtes sauvages et toutes les bestioles qui rampent sur la terre. Dieu créa l'homme à son image, à l'image de Dieu il le créa, homme et femme il les créa.* » (Gn 1,26-27). Certes, les occasions de découragement restent nombreuses aujourd'hui et nos maigres efforts paraissent déconcertants devant certains fléaux dont nous sommes en partie responsables par une surconsommation ou un laisser-aller regrettable d'oubli de prendre soin de la création. Très souvent, le manque de dynamisme d'une politique écologique freine notre volonté de participer à cet effort de sauvegarde de « *notre maison commune* », image chère à notre pape François. Il reconnaît que « *jamais nous n'avons tant offensé notre maison commune qu'au cours des deux derniers siècles* » (53)

Thérèse nous précède et ouvre pour nous un espace d'émerveillement. Le Pape François note dans sa Lettre encyclique *Laudato Si'* : « *Dieu a écrit un beau livre « dont les lettres sont représentées par la multitude des créatures présentes dans l'univers (...) des vues panoramiques les plus larges à la forme de vie la plus infinie, la nature est une source constante d'émerveillement et de crainte. (...) Entendre chaque créature chanter l'hymne de son existence, c'est vivre joyeusement dans l'amour de Dieu et dans l'espérance.* ». A côté des Ecritures, la nature est un autre Livre, porteur lui aussi de « *Révélation* ». » (85).

Avec le pape François, osons l'affirmer : plus notre regard est habité par Dieu, plus notre vision est selon Dieu, c'est-à-dire conforme à sa volonté. De même, plus nous aimons Dieu et plus nous sommes louanges de la création.

Accueillons quelques versets de la poésie 18, intitulée « *Le Cantique de Céline* ». Ces quelques vers nous aideront à oser franchir le seuil du jardin de la création pour y glaner quelques fleurs ou souvenirs champêtres.

Permettez-moi de vous en offrir quelques vers :

« J'aimais les chants de blé, la plaine / J'aimais la colline lointaine / Oh ! Dans ma joie je respirais à peine / En moissonnant avec mes sœurs / Les fleurs.

J'aimais à cueillir les herbettes / Les bleuets...toutes les fleurettes / Je trouvais le parfum des violettes / Et surtout celui des coucous / Bien doux.

J'aimais la pâquerette blanche / Les promenades du Dimanche / Les petits oiseaux chantant sur la branche / Et l'azur toujours radieux / Des Cieux. »

On se risquerait à entendre François d'Assise chanter le Cantique des Créatures et ses bienfaits dans son poème. C'est le tableau de la campagne normande que nous offre Thérèse. Elle inventorie avec allégresse les richesses multiformes de la création. N'aurions-nous pas alors à emboîter le pas de Thérèse, comme celui du Pape François et de tant d'autres, pour goûter les bienfaits de la création lorsqu'ils sont entretenus. S'émerveiller devant la création, c'est être louange, rendre grâce. C'est recevoir de Dieu lui-même le regard pour voir sa création. Celui qui loue est celui qui est habité par la Présence de ce Dieu créateur. C'est par notre union à Dieu que peut grandir notre sens de la création. Voir la beauté du monde et se soucier de la respecter, c'est recevoir de l'Esprit Saint la vision de Dieu sur le monde. Acceptons de quitter ce jardin pour parcourir un autre espace.

Le jardin de l'agonie.

« Jésus s'en alla avec ses disciples de l'autre côté du torrent du Cédron. Il y avait là un jardin dans lequel il entra, ainsi que ses disciples. Or Judas, qui le livrait, connaissait aussi ce lieu, parce que bien des fois Jésus et ses disciples s'y étaient réunis. » (Jn 18,1-2)

Voilà un jardin que Jésus semble fréquenter avec ses disciples selon le texte, mais qui prend alors au soir de la Cène une autre couleur, une autre destination. Loin de tout rassemblement avec ses apôtres, il sera le lieu de la trahison, du reniement et de l'abandon. Les fleurs ont-elles quitté l'endroit ? La beauté de la nature se serait-elle éclipsée pour laisser le sol boire toutes les larmes qu'un être humain peut déverser au seuil ou au cœur de sa souffrance ?

Thérèse a connu la souffrance. Souffrir n'est pas un verbe inconnu chez elle. Dieu ne lui aurait-il pas donné cette grâce d'accompagner ses frères et sœurs souffrants ?

Écoutons ces quelques lignes adressées à Céline, sa sœur : *« Les épreuves de Jésus, quel mystère ! Il a donc des épreuves, Lui aussi ? Oui. Il en a et souvent. Il*

est seul à fouler le vin dans le pressoir. Il cherche des consolateurs et ne peut pas en trouver...Beaucoup servent Jésus quand Il les console, mais peu consentent à tenir compagnie à Jésus dormant sur les flots ou souffrant au jardin de l'agonie !.... » (Lettre 165)

Ce jardin de l'agonie, et qui parmi nous n'a jamais séjourné dans cet endroit, ne serait-ce que quelques heures ou plus, lorsque tout semble s'absenter, que la solitude prend toute la place, que rien ni personne ne semble alors exister ? A ce constat j'aimerais citer un grand nom de notre patrimoine littéraire : Paul Claudel. Il note : *« Dieu n'est pas venu supprimer la souffrance. Il n'est pas venu pour l'expliquer, mais il est venu pour la remplir de sa présence »*. Nous avons en nous le son de certains cris, l'expression de certains visages abimés par la souffrance, le non-sens, l'indifférence... Faut-il traverser ce jardin en silence ? Faut-il alors détourner notre regard pour ne pas capter tel ou tel de nos frères et sœurs que la souffrance visite ?

Le Pape François note :

« Voilà pourquoi l'être humain et les choses ont cessé de se tendre amicalement la main pour entrer en opposition. De là, on en vient facilement à l'idée d'une croissance infinie ou illimitée, qui a enthousiasmé beaucoup d'économistes, de financiers et de technologues. Cela suppose le mensonge de la disponibilité infinie des biens de la planète, qui conduit à la « presser » jusqu'aux limites et même au-delà des limites. » (106).

Un homme, parmi les quelques témoins revenus de l'enfer, parle des camps de déportation. C'est Elie Wiesel, survivant d'Auschwitz, et prix Nobel de la paix en 1986. Des années après l'Holocauste, il se fera un devoir d'en témoigner, pour que plus jamais l'humanité accepte une telle horreur et oublie, et c'est la publication d'un livre intitulé « La Nuit », en 1955. Je vous en lis un extrait :

« Lors d'un appel, les prisonniers du camp de concentration sont obligés d'assister à une pendaison. Spectacle habituel, ordinaire, n'éveillant aucune sensibilité particulière. Les SS pendirent deux Juifs et un adolescent devant les hommes du camp rassemblés. Seulement, parmi les condamnés se trouve cette fois le petit « pipel » de 12 ans qui, ne pesant pas assez lourd pour que le poids de son corps brise sa nuque, agonise lentement, luttant entre la vie et la mort. Les hommes moururent rapidement, l'agonie de l'adolescent dura une demi-heure. « Où est Dieu ? Où est-il ? » demanda quelqu'un derrière moi. Comme l'adolescent se débattait encore au bout de la corde, j'entendis l'homme appeler à nouveau : « Où

est Dieu maintenant ? ». Et j'entendis une voix répondre en moi : « Où est-il Dieu ? Il est ici...pendu au gibet... ».

Toute autre réponse serait un blasphème. Il ne peut y avoir d'autre réponse chrétienne à la question posée par cette torture. Parler ici d'un Dieu incapable de souffrir ferait de Dieu un démon. Parler ici d'un Dieu absolu ferait de Dieu le néant destructeur. Parler ici d'un Dieu indifférent condamnerait l'homme à l'indifférence¹. Hélas l'humanité n'a pas encore su tirer toutes les leçons de ces atrocités et le monde continue à souffrir. Des humains sont toujours la proie de la cruauté de leurs semblables à travers le monde. Mais aussi des germes de lumière viennent réchauffer les cœurs. Une aurore peut se lever. Un autre jardin peut alors germer.

Le jardin de la Résurrection.

« Marie se tenait près du tombeau, au dehors, tout en pleurs. Or, tout en pleurant, elle se pencha vers l'intérieur du tombeau et elle voit deux anges, en vêtements blancs, assis là où avait reposé le corps de Jésus, l'un à la tête et l'autre aux pieds. Ceux-ci lui disent : « Femme, pourquoi pleures-tu ? » Elle leur dit : « Parce qu'on a enlevé mon Seigneur, et je ne sais pas où on l'a mis. » Ayant dit cela, elle se retourna, et elle voit Jésus qui se tenait là, mais elle ne savait pas que c'était Jésus. Jésus lui dit : « Femme, pourquoi pleures-tu ? Qui cherches-tu ? » Le prenant pour le jardinier elle lui dit : « Seigneur, si c'est toi qui l'as emporté, dis-moi où tu l'as mis, et je l'enlèverai ». Jésus lui dit : « Marie ! » Se retournant, elle lui dit en hébreu : « Rabbouni ! - ce qui veut dire : « Maître ». (Jn 20, 11-16).

Une femme désemparée. Elle a vu mourir Celui qui lui a rendu sa beauté première. Jésus l'a lavée de tous les péchés de sa vie. Son existence a pris alors le goût d'une re-création, d'une vie nouvelle. Mais la reconnaissance du Ressuscité semble difficile. Elle cherche un mort, un cadavre. Elle reste fixée sur le passé, ces heures terribles de ce vendredi. Le jardin de la résurrection devient le jardin de la vie qui coule à nouveau, sans limite. La question de Jésus ressuscité : « *Qui cherches-tu ?* » fait écho à la question de Jésus aux premiers disciples, interrogation qui va ouvrir pour eux un espace de vie, de compagnonnage avec le rabbi de Nazareth. Une ère nouvelle se dessine pour cette femme, Marie de Magdala, mais aussi pour chacun de nous.

¹ Jürgen MOLTMANN in « Le Dieu crucifié » 1974

Alors comment ne pas entendre ce que le Pape François note dans sa lettre encyclique et qui rejoint et unifie les messages de Thérèse et l'invitation à vivre, à renouveler notre volonté de travailler à la sauvegarde de l'humanité et de la création dans un quotidien : « *L'exemple de sainte Thérèse de Lisieux nous invite à pratiquer la petite voie de l'amour, à ne pas perdre l'occasion d'un mot aimable, d'un sourire, de n'importe quel petit geste qui sème paix et amitié. Une écologie intégrale est aussi faite de simples gestes quotidiens par lesquels nous rompons la logique de la violence, de l'exploitation, de l'égoïsme.* » (230)

Tout a commencé par un jardin, celui de la création. Mais cette création souffre, et nous avons traversé le jardin de l'agonie, de la souffrance, pour enfin atteindre le jardin de la résurrection. A la charnière entre la mort et la vie éternelle, nous pouvons rejoindre Thérèse de l'Enfant-Jésus. Dans le carnet jaune où sont rapportées les dernières paroles de notre Sœur carmélite, elle soupire en ce 31 juillet 1897 - quelques mois avant sa mort - « *Depuis ma première Communion, depuis que j'avais demandé à Jésus de changer pour moi en amertume toutes les consolations de la terre, j'avais un perpétuel désir de souffrir. Je ne pensais pas cependant à en faire ma joie, c'est une grâce qui ne m'a été accordée que plus tard. Jusque là, c'était comme une étincelle cachée sous la cendre, et comme les fleurs d'un arbre qui doivent devenir des fruits en leur temps...* » (31.7.13)

« *Comme les fleurs d'un arbre qui doivent devenir des fruits en leur temps* » : cette expression ne serait-elle pas pour nous un appel à oser des gestes et des paroles de vie, loin de tout découragement, de toute lassitude. N'oublions pas que la miséricorde, la compassion, la bienveillance, la bonté, la justesse ne sont que la manifestation de la présence de Dieu dans le cœur de l'homme. Jésus parle et pratique la bienveillance, le non-jugement car il est tout entier Amour tourné vers le Père et nous sommes appelés à l'imiter - même avec notre pauvreté - et à revêtir notre cœur de louange et d'amour. C'est cela traverser le jardin de la résurrection : croire que l'échec, la souffrance, les malversations... n'auront jamais le dernier mot. En dehors de Dieu, il n'y a pas de nouveauté. La vraie nouveauté est de voir le monde tel que Dieu le voit. La nouveauté de Laudato si est une nouveauté qui vient de l'Esprit Saint. Une exigence de respect et de bienveillance face à la création, devant chaque créature habitée par ce « *souffle de Dieu* ». Seul le regard habité d'amour porte de l'amour vers les autres et vers la création. Ainsi sommes-nous appelés à accepter de laisser la fleur de notre vie devenir fruit pour l'humanité. Et le Pape François d'écrire : « *Si la terre nous est donnée, nous ne pouvons plus penser seulement selon un critère utilitariste d'efficacité et de*

productivité pour le bénéfice individuel. Nous ne parlons pas d'une attitude optionnelle, mais d'une question fondamentale de justice, puisque la terre que nous recevons appartient aussi à ceux qui viendront. » (159).

Il serait temps de conclure. Aurions-nous un souhait, une prière que nous pourrions déposer dans cette chapelle, comme une de ces petites fleurs que Thérèse aimait. A chacune, à chacun de nous de faire ce que lui dicte son cœur. Mais j'aimerais revenir quelques instants au jardin de la création, là où tout commence, et ouvrir le Livre de la Genèse. Après la chute, c'est-à-dire cette folle imagination pour les hommes de devenir à l'invitation du serpent « *comme des dieux* » - volonté ultime de la toute-puissance incontrôlée - le texte nous montre que Dieu descend dans le jardin : « *Ils entendirent le pas de Dieu qui se promenait dans le jardin à la brise du jour, et l'homme et sa femme se cachèrent devant Dieu parmi les arbres du jardin. Dieu appela l'homme : « Où es-tu ? » dit-il. « J'ai entendu ton pas dans le jardin, répondit l'homme ; j'ai eu peur parce que je suis nu et je me suis caché. » (Gn 3,8-10).*

« *Où es-tu ?* » demande Dieu à l'homme et à la femme. « *J'ai eu peur et je me suis caché.* ». Peut-être arriverions-nous, soutenus par la prière de Thérèse de l'Enfant Jésus, à quitter toute peur face à l'appel de Dieu, pour aimer répondre à sa demande au cours de ce séjour. Ayant peut-être séjournés dans tel ou tel jardin, nous oserions enfin croire que plus nous aimons Dieu, plus nous devenons louange de la création. Dieu recherche des acteurs pour sa création, des messagers de la Bonne Nouvelle d'un Dieu, ami de l'homme. Mais pour cela, acceptons d'être nous-aussi recréés, en un mot des vivants à la suite du Vivant qu'est son Fils bien-aimé.

Nous sommes dans un jardin, celui que traverse notre vie en ce moment. Mais Dieu y descend pour nous rencontrer, nous aimer et nous pardonner. Entendons-nous son pas ? Dieu vient toujours à notre rencontre.

Frère Didier-Joseph